

LA SOLITUDE DE MONSIEUR McLAREN

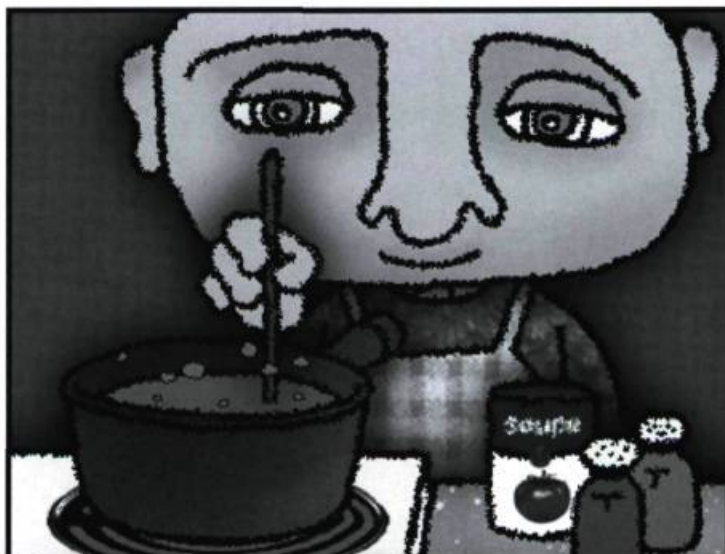
PAR MARCO DE BLOIS

L'Office national du film a connu des jours difficiles récemment. L'hiver dernier, un regroupement de cinéastes, le MSSO (Mouvement spontané pour la survie de l'ONF), alertait l'opinion publique pour dénoncer la léthargie de l'institution. Il ne s'agit pas ici de mettre des bâtons dans les roues du MSSO, ni de s'en prendre au bien-fondé de sa démarche, mais il faut faire remarquer que ses interventions mettaient exclusivement en cause la production documentaire. Dans ses propos, les problèmes de l'ONF apparaissaient généralisés, alors qu'il y a tout de même, à l'Office, un exemple de réussite: le secteur animation. L'excellente santé des studios anglais et français et la qualité des films qu'on y réalise devraient être une piste de solution pour les problèmes soulevés par le MSSO. Rendons à César ce qui appartient à César. Bien que les années 80 aient été difficiles pour l'animation onefienne, qui paraissait alors en panne d'inspiration, les années 90 ont marqué le retour d'un authentique cinéma de création.

La pensée de Norman McLaren continue d'être un guide pour mieux comprendre la particularité de l'animation à l'ONF. Chez ce cinéaste fondateur du secteur animation, la technique doit se plier aux intentions de l'auteur, quitte à être modifiée ou carrément inventée. En ce sens, l'esprit mclarenien est anti-académique, puisqu'il ne juge pas qu'il y a une bonne façon de faire un film. Dans les meilleurs cas, cela donne des œuvres fortes, qui, chaque fois, repoussent les limites du faisable. Certes, la production de l'ONF

n'est pas qu'une suite de chefs-d'œuvre, mais il faut admettre néanmoins que l'accueil débordant d'enthousiasme que certains de ces films ont reçu à l'étranger ferait pâlir d'envie n'importe quel producteur de longs métrages de fiction au Québec.

Deux films réalisés par des femmes rappellent la pertinence de la pensée de McLaren: *Le chapeau* de Michèle Cournoyer pour le programme français et *When the Day Breaks* d'Amanda Forbis et Wendy Tilby pour le programme anglais (tous deux datant de 1999). Par leur succès foudroyant à travers le monde, ils sont la preuve irréfutable d'une réelle vitalité. *24 images* a réservé quelques pages au *Chapeau* sous la plume de Gérard Grugeau (n° 102, p. 38). Quant aux réalisatrices de *When the Day Breaks*, elles dessinent des personnages à têtes d'animaux, représentant l'humanité comme une ménagerie. En sortant d'un magasin, une femme-truie bouscule un homme-coq, puis assiste à la mort accidentelle de celui-ci, renversé par une voiture. À son début, ce film sur les liens unissant les individus d'une même ville a les apparences d'une fable joyeuse (La Fontaine aurait pu l'intituler «La truie et le coq»), mais il se termine sur une note de désarroi existentiel. Qui sont ces gens, autour de nous, que nous ne connaissons pas? Les réalisatrices colorient des images en



La solitude de Monsieur Turgeon de Jeanne Crépeau.

prises de vues réelles photocopiées, renouvelant ainsi un vieux procédé de l'animation, la rotoscopie, qui consiste à calquer image par image une action tournée «en direct» afin d'accroître le réalisme du mouvement. Le monde urbain de *When the Day Breaks*, bien qu'il soit imaginaire, gagne ainsi en naturel et en familiarité. Faut-il rappeler que ce film remarquable a remporté la palme d'or du court métrage à Cannes en 1999?

Bien qu'il utilise une technique traditionnelle (le dessin animé), le vétérinaire Paul Driessen peut lui aussi se réclamer de l'héritage de McLaren par ses expériences narratives. Chez lui, c'est la façon de raconter qui donne un sens à l'œuvre. Dans *La fin du monde en quatre saisons*, il divisait la surface de l'écran en plusieurs cadres dans lesquels se déroulaient